

d'Uriage avant de rallier la Résistance, doit passer à la casserole...

B.-H. Lévy. – Vous-même, vous êtes bien revenu sur votre attitude face au Cambodge. Alors je vous pose la question : pourquoi est-ce la seule famille intellectuelle à refuser de faire ce travail du deuil et de la vérité ? Pourquoi les gens d'« Esprit » n'admettent-ils pas qu'il y a une sorte de trou noir dans l'histoire de leur tradition ? Dans le cas de Domenach je comprends, puisqu'à le lire aujourd'hui il apparaît clairement comme l'un des très rares intellectuels de notre époque à être au bord de l'antisémitisme.

J. Lacouture. – Au bord extérieur...

B.-H. Lévy. – Non, intérieur. Voilà un désaccord entre nous, total. Au-delà du cas Domenach, je suis convaincu que cette incapacité à tirer cette leçon-là reste un des vrais mystères de la vie intellectuelle contemporaine.

J. Lacouture. – Disons que j'ai plus de mal que vous à tailler des croupières à qui n'est pas moi, est venu avant moi, m'a nourri. J'ai plus de mal à donner un coup de pied à ma nourrice qu'à moi-même...

B.-H. Lévy. – Je suis un admirateur de Malraux. Mais son silence pendant la guerre d'Espagne sur les massacres d'anarchistes me semble inadmissible, et je le dis. J'ai été fabriqué, façonné par la philosophie et par la langue de Louis Althusser. Eh bien, je ne crains pas, là non plus, d'admettre que sa folie était aussi celle de sa théorie et qu'elle m'a fait vivre moi-même, longtemps, dans l'hallucination, l'égarement.

J. Lacouture. – Précisément. Vous avez tendance à faire de la khâgne de Louis-le-Grand une sorte d'observatoire central du monde. Que l'on ait peu goûté la démocratie autour d'Althusser, c'est le moins que l'on puisse dire. Cela devrait vous conduire à moins généraliser peut-être... Mais revenons, si vous le voulez bien, au stalinisme et au fascisme, dont vous essayez de comprendre les ressorts à travers les âmes de nos intellectuels. Je crois que vous auriez pu les aborder aussi par le thème de la sexualité. Elle joue, me semble-t-il, un rôle très important dans tout cela, tant du côté d'un Gide que de celui d'un Drieu. Les images de votre série télévisée montrent bien l'attrait pour la jeunesse. Mais sans l'interpréter.

B.-H. Lévy. – Je n'aime pas trop ce type d'explication. Il me paraît à la fois douteux et réducteur. Que tous les régimes de mort et de délire dont nous parlons aient exalté la grâce, la beauté, le triomphe des corps, ça, en revanche, c'est certain. Et aujourd'hui encore, lorsque j'entends mes contemporains glorifier les mêmes valeurs, lorsque je les vois faire l'éloge de la « vie » ou de l'« instinct », je suis tenté de penser qu'à leur insu, mais sûrement, ils suivent les traces de ceux qui se sont ainsi égarés. Le juvénisme était au cœur de la tentation totalitaire. Or c'est un des éléments les plus facilement récurrents de l'histoire. C'est une des choses qui peuvent revenir demain matin...

J. Lacouture. – Je crois que nous serons d'accord sur un point : ce siècle, au bout du compte, nous aura appris la vigilance et la complexité des événements. C'est pourquoi j'ai été un peu surpris, comme Jean Daniel, par votre version de l'affaire algérienne. Trop manichéenne. On pourrait la présenter dans une école des cadres du FLN !

B.-H. Lévy. – J'ai simplement montré la vision que vous en aviez à l'époque. Vous qui, à juste titre, défendiez l'indépendance. Cela dit, dans le

livre, j'insiste sur la complexité de l'affaire. J'essaie de montrer comment on pouvait être Algérie française sans être un salaud ou un barbare. Je rappelle que Soustelle lui-même, au départ, avait des arguments « de gauche ». Préférez-vous le fanatisme, disait-il, l'intégrisme, la régression communautaire ou les droits de l'homme et la démocratie ?

J. Lacouture. – Les mêmes arguments qui nous ont fait armer Saddam Hussein contre Khomeini.

B.-H. Lévy. – La même histoire... Éternellement la même histoire...

J. Lacouture. – Pour terminer, j'aimerais que nous parlions du rapport entre l'engagement intellectuel et la liberté.

B.-H. Lévy. – A regarder les uns après les autres tous les personnages de cette étrange comédie humaine, on ne peut s'empêcher en effet de constater qu'ils sont souverainement libres tant qu'ils sont des écrivains ne rendant de comptes qu'à eux-mêmes, indifférents à la clameur du monde. Mais que, lorsqu'ils s'engagent, c'est presque toujours pour s'aligner, rejoindre la communauté, et renoncer, par conséquent, à la singularité de leur point de vue. L'engagement ? Je me demande s'il n'y aurait pas là une clé pour en rendre compte. Une liberté trop vertigineuse. Une singularité trop extrême confinante à la monstruosité. Des gens qui, à un certain moment de leur vie, s'avisent que leur manière d'avaler le monde et d'en faire, comme dit l'autre, « un beau livre » est à la limite du scandaleux et qu'il faut donc s'acquitter, payer un impôt. Une dime à la foule, si vous voulez. A la masse, à la société. C'est clair pour les communistes. C'est très clair également pour certains intellectuels fascistes. Céline, notamment, devient un intellectuel « engagé » au moment précis où il se rend compte qu'il est ce monstre, ce parasite. D'un côté « Voyage au bout de la nuit », qui est un livre monstrueux, une excroissance sur la société, sur le temps. Et puis, de l'autre, ces pamphlets abominables, antisémites, qui sont des livres positifs, des livres pieds sur terre, des livres où Céline revient à la réalité et propose des programmes de régénération de l'espèce.

J. Lacouture. – Il doit payer son temps d'ange par des temps de bête... comme Sartre, Mauriac, Gide.

B.-H. Lévy. – L'important est de bien voir que l'erreur toujours est possible et que les égarements nous prennent toujours à revers. Nous sommes « vaccinés » aujourd'hui contre les mille folies déjà commises et répertoriées. Mais les autres ? Nous sommes, par définition, aveugles aux autres. Elles sont invisibles, imprévisibles. Elles sont comme ces virus, justement, qui ne sont pas encore identifiés et dont la malfaisance virtuelle est par conséquent intacte. Je n'aime pas beaucoup, d'habitude, ces métaphores biologiques. Mais c'est vrai qu'il y a de ça. On ne sera jamais plus pétainiste comme en 40, fasciste comme en 33, ni même communiste comme en 50. Mais je pose la question : quelle sera la nouvelle forme de ces anciennes maladies ?

*Propos recueillis par
ELISABETH SCHEMLA*

« Les Aventures de la liberté », par Bernard-Henri Lévy, Grasset, 496 pages, 129 F.

« Les Aventures de la liberté », film de Bernard-Henri Lévy, réalisé par Alain Ferrari, produit par Télé-Images-Simone Harari, Antenne 2, les mercredis 20, 27 mars et 3 avril à 22 h 15.